

RÉMY ROCHAT
PRÉLUDE À L'HUMBLE VIE
DE BUONAVENTURA PESENTI



COLLECTION "VECU"

NO 9

Rémy Rochat

PRELUDE A L'HUMBLE VIE DE BUONAVENTURA
PESENTI, BERGAMASQUE

1998

EDITIONS LE PELERIN

1999

I N T R O D U C T I O N

Cette fois-ci nous quitterons le territoire de la Vallée de Joux, source presque exclusive de nos productions, pour nous rendre dans une modeste vallée du pays de Bergame.

Il est là-bas, à quelque trente ou quarante kilomètres de cette capitale, dans la montagne déjà, un village extraordinaire. D'une part par l'architecture qu'il offre encore, certains éléments bien caractéristiques ont résisté, mais pour combien de temps encore, aux restaurations successives, assez peu réussies dans la plupart des cas, il faut le reconnaître, d'autre part par son ancienneté. Une région habitée depuis des siècles et des siècles, présence humaine qui aura permis, année après année, de modeler la terre, et par cela même d'offrir la vision d'une zone parfaitement colonisée, encore qu'avec le modernisme l'on cesse les cultures, ces terres labourables devenant simples pâturages, et que la végétation buissonnante regagne du terrain avec une rapidité qui surprend.

Buonaventura Pesenti a réellement existé. Il ne sera pas dit grand chose de lui cependant dans cette petite brochure qui ne sera qu'une modeste introduction à une biographie plus conséquente et que nous programmons pour ces prochaines années. Biographie, entendons-nous, plus que de retrouver des dates, il faudra renouer avec une ancienne civilisation, des modes de vivre abandonnés dès lors et dont le souvenir va s'éteindre.

Je n'ai pas vécu là-bas, donc je ne sais pas de quoi je parle ?

Peut-être. Cependant par la sensibilité aux moindres témoignages, aux documents en sa possession, aux livres disponibles, on peut

j'en ai la certitude, recréer ce qui fut avec une véracité qui puisse en faire la valeur.

On les a vus, les ciseleurs, les charbonniers, les bûcherons; on les a rencontrés, les paysannes, la hotte sur le dos, toujours à vous monter des côtes très raides. Car là-bas le pays jamais n'est plat. Le village est en haut et les champs en bas. La vie n'est joliment que cela, charrier du commerce, et nous disons par là, foin, fumier, marchandises diverses, sable, ciment, pierres. On charrie tout à dos d'homme, car les routes, en ce temps-là, n'existaient pas. L'on ne trouvait que de petits chemins de mulets courant sur ces pentes, avec des escaliers dans les endroits les plus pentus, donc la roue n'y avait pas sa place. Seul le mulet était roi.

Ô ce pays dur. Ce pays qui retient pourtant, parce que justement, il était dur. Et que ces gens-là, méritent que l'on se souvienne.

Ce qui sera dans notre prochaine brochure. Pour l'heure nous vous souhaitons beaucoup de plaisir à faire les premiers pas avec nous sur la terre ingrate mais belle du pays de Bergame, entendons par là la partie montagnaise, les Préalpes.

Les Charbonnières, en décembre 1998:

Remy Rochon

Nous étions retournés en arrière pour mieux visiter le petit cimetière du village. Il était tout à l'entrée, là-bas, et c'est d'ailleurs la première chose que nous avons vue de ce hameau sans chercher encore à y pénétrer. Il nous fallait le temps. Nous poussâmes la porte de fer forgé que nous croyions fermée. Elle ne l'était pas. Elle s'ouvrit sur un espace modeste ceint par de hauts murs. Au fond étaient l'emplacement pour les urnes funéraires. Tout autour de nous les tombes parmi lesquelles nous nous promenâmes longtemps et où nous pûmes découvrir avec étonnement qu'il n'y avait là, pour dire, que des Pesenti. Sur l'ensemble seuls deux ou trois tombes ne portaient pas ce nom. Prodige qui nous rappelait le cimetière de notre propre village, à cinq cents kilomètres d'ici, où, au début du siècle, il en était de même avec les Rochat.

Nous cherchâmes la tombe de Buonaventura Pesenti que nous ne trouvâmes pas. Était-il enterré là où les pierres ne révélaient plus aucune inscription, celles-ci vaincues par le temps ?

Nous contemplâmes longtemps tous ces visages. Car c'est une coutume en Italie, pour chacun des défunts, on met une photographie, les anciennes naturellement en noir et blanc, protégées qu'elles sont de manière formidable, la plupart ovales, sous un verre qui ne laissera jamais passer l'eau. Figures d'ici aux traits rudes, vieillards aux visages burinés. On les devinait sur le tard, toujours la hotte au dos, surtout pour les femmes, en noir, allant jusqu'à tomber alors qu'on vous emmène pour votre dernier sommeil.

Et maintenant tous ces hommes et femmes qui avaient vécu ici, dans ce petit pays rude et beau tout à la fois, reposaient là, tranquilles. Un cimetière où l'on aurait presque voulu y être, et y dormir du même sommeil bienheureux, alors que passe le temps, et que souvent le jour, quand il fait plein soleil, on entend les oiseaux. Etre parmi ces Pesenti, avoir été soi-même un Pesenti pour avoir vécu de cette même vie, l'avoir connue dans ses fondements véritables, être descendu très loin dans la compréhension des autres, mais aussi, n'en doutons pas, dans la hargne que l'on professe vis-à-vis des moins aimés. On ne saurait guère se faire de cadeaux en ces villages isolés où l'on se côtoie une vie entière, jour après jour, coude à coude, maisons accolées ou qui se superposent. On s'entendrait presque ronfler, on surprendrait presque les lits craquer les nuits de grandes passions! Mais l'amour est-il léger, n'est-il pas que pulsion qui vous mène à un acte que l'on accomplit jamais sans arrière-pensées, tout au moins pour la femme, avec l'éducation qu'elle a reçue, surtout religieuse, qui est comme une immense chappe que tu aurais au-dessus de toi et de laquelle rien, jamais, ne s'échappe. D'une de ces lourdeurs...

Femmes qui vont à messe et à confesse. Le curé veut tout savoir de ces pauvres vies, il plonge dans les existences de ses paroissiens crues limpides, en réalité obscures, minées par la jalousie et la rancœur. Il n'y a pas que cela, certes. Il y en a trois fois trop, on en remplirait des fleuriers, jour après jour à se voir travailler, à se voir vivre, pas loin, là, sur la terrasse supérieure ou inférieure, sur le champ voisin, où sur les chemins quand l'on remonte au village la hotte pleine ou la "sdiona" sur la tête et les épaules, qui fait de vous un mulet, et

sans qu'il ne vous en coûte une seule poignée de fourrage. Une "sdirna" chargée jusqu'au ciel, les hirondelles y feraient leur nid.

Oui, connaître chacune de ces vies. Les voir manger, ces gens, puis les entendre parler. Que disent-ils ? Cela paraît toujours du plus haut intérêt, quand l'on ne parle ni ne comprend la langue, que l'on ne saisit de celle-ci que la poésie rude, les intonations bizarres venues tu ne sais pas trop d'où, de quel lointain pays peut-être où ils étaient avant, en Asie, en Chine, au Tibet ? Ils ont traversé l'Europe. Ils ont atterri là, les yeux un peu bridés, les pommettes hautes. Ils vivaient comme eux, ceux de là-bas. Mais ce qu'ils disent, c'est de l'ordinaire, les bringues coutumières, les inimitiés renouvelées. On en veut à chacun. On surveille ses champs, ses biens, ses récoltes, ses outils, son herbe. On surveille tout.

Et pourtant l'on chante aussi, dans ce pays. On entend parfois en fin d'après-midi remonter les femmes des plus lointaines parcelles, celles qui sont tout en bas dans le vallon. Elle vont aller traire. Les voilà avec la dernière hotte sur le dos. Elles chantent. Et ces chants, d'amour le plus souvent, et de peine, ils sont si beaux, si nostalgiques dans le jour déclinant, qu'à toi, ils te feraient venir les larmes aux yeux.

Ils plantaient le maïs, sur ces terrasses. La polenta con oseï. Les hommes, ils allaient sur les hauts de la montagne, ils tendaient leurs innombrables filets où ces oiseaux arrivés du nord, venaient s'emmêler. Quelques misérables grammes de viande. Mais ils aimaient cela avec passion. Et puis il y avait le nombre. Ils redescendaient de la montagne avec des grappes de petits oiseaux suspendues avec des ficelles aux épaules. C'étaient ainsi

devenus, ces petits oiseaux, leur plat national en même temps que le scandale de l'Europe. Des oiseaux par milliers, lors des grandes migrations, venaient se faire piéger sur les cols, aux flancs des collines où les hommes tendaient leurs filets. Et quand les filets furent interdits, ils construisirent des petites cabanes aux mêmes lieux, ils mirent des perches entre les arbres et sur lesquelles les oiseaux descendaient se reposer. Alors on entendait les coups de feu. Car les cabanes, faites de branchages entremêlés, plus tard de vieilles tôles, tonneaux redressés, avaient des trous par lesquels ils visaient. On entendait les coups de feu et l'on voyait les oiseaux tomber dans l'herbe que bientôt ils allaient chercher.

Ils étaient pauvres, la plupart. Ils se nourrissaient ainsi. Ils ne croyaient pas que la source puisse tarir. Cela venait du nord, ou du sud au printemps.

Et de ces colliers d'oiseaux morts quand ils redescendaient au village, ils en étaient fiers, on ne les montrait pas du doigt, au contraire, plus ils en avaient, d'oiseaux, pendus à la ficelle, plus ils étaient braves. C'était ainsi.

Mais les oiseaux, s'ils les mangeaient, ils les aimaient aussi avec passion pour les mettre en cage, pour les entendre siffler. Il y avait des tas de cages dans chaque maison, des grandes, des petites, et quand il y avait la foire aux oiseaux, pour ceux-là à Zogno, ils y allaient tous, ils passaient par San-Anton, après ils descendaient sur les vieux chemins de pierre. Ils retrouvaient la foule en bas, ça se pressait autour des cages, on regardait, on écoutait les plus beaux chants, on marchandait, on remontait plus tard, parfois un coup dans l'aile, avec des cages

sur le dos. On avait acheté la cage et l'oiseau ensemble.

Une passion dévorante. Ça occupait les hommes à l'automne quand ils étaient revenus au pays. Ils se chamaillaient moins. Ils pouvaient en parler même quand ils ne s'aimaient pas. Cette passion des oiseaux, c'était un peu comme un ciment.

Pesenti alignés les uns à côté des autres, hommes et femmes, tombes souvent modestes. L'homme et la femme, les enfants, les familles. Coude à coude. C'était la fin de toute misère, de tout désaccord. Désormais il y avait le grand ciel sur chacun et l'espérance d'une autre vie, là-bas, on ne sait pas trop où, meilleure dans tous les cas, ou plus facile. Oui, une autre vie. En ce sens-là, on faisait confiance au curé qui vous la promettait chaque dimanche dans l'église du village, une belle et grande église, avec des murs jaunes. Une église dont le volume étonnait. Pour un si petit village. Y allaient-ils donc tous, le dimanche? Et des gens, hommes et femmes, en venaient-ils d'autres régions, des hauts, des bas, de partout, des quatre coins de ce grand vallon ?

On resta longtemps dans le petit cimetière. Mes fils, pour une fois, ne manifestaient aucune impatience, même s'intéressaient à cette population que pourtant ils n'avaient pas connue. C'étaient devenus soudain, ces hommes et ces femmes, comme de vieilles connaissances, presque des parents. On aimait à voir leurs visages, gens bien d'ici, figures taillées à la hache, ou plutôt à la serpe, l'outil national, rudes mais non sans beauté ni sans grandeur.

Certaines tombes étaient encore fleuries, d'autres se trouvaient abandonnées depuis

des décennies, les descendants habitant ailleurs qu'ici dès longtemps déjà, en France ou en Suisse, ou en ville, allez savoir. Le phénomène est le même partout. On part ou l'on descend vers ce que l'on croit être la facilité. On ne remonte jamais, même si l'on garde une maison, qu'on délaisse d'ailleurs. Celle-ci se vieillit, se fend, des tuiles glissent et tombent, des gouttières se font, l'eau perce les plafonds, pourrissent les planchers, traversent les différents niveaux de part en part. Et si l'on revient de temps à autre, pour un enterrement, et que l'on va revoir sa maison, l'on s'effraye pour refermer la porte d'autant plus vite. On n'y reviendra un jour jamais. Et l'on vend pour une bouchée de pain, ou l'on ne vend pas, parce que la maison est en indivision, avec des propriétaires séparés les uns des autres par des cents kilomètres et qui ne s'entendent pas. On se bringue sans pouvoir trouver une solution.

La paix apportée dans ces trépas innombrables. Les oiseaux chantent et sifflent. On entend le vent dans les arbres. On sent le soleil sur les épaules. Il fait bon. Il fait doux. Il fait tranquille. Personne d'autre que nous, dans le petit cimetière des Pesenti. Et nous ne pouvons pas nous détacher de ce lieu de calme et de repos.

Ainsi finit toute chose. En somme il n'y a pas de tristesse. C'est la loi. Et puis notre propre mort ne nous regarde pas. Elle ne regarde que les autres, ceux qui restent, qui nous pleurent une semaine, un mois, une année, guère plus dans le meilleur des cas. On est vite oublié. Ils ont assez à faire, allez, la vie, depuis que vous n'êtes plus là, leur est encore plus pesante, surtout question de boulot. Pour le reste peut-être

que votre mort leur a été une libération, vous et votre grosse moustache et votre parler fort, et vos colères, trop répétées, violentes, à base de vin rouge et d'insatisfaction.

Nous avons délaissé le cimetière pour rejoindre l'école devenue cantina. On y sert des pizzas. C'est là que nous rejoindra bientôt le reste de la famille pour une soirée où, une fois de plus, je le pressens, je serai mal dans les brouhahas de la salle, dans sa fumée, dans son cloisonnement.

Nous nous étions accoudés à la barrière de bois, regardant descendre des chemins de montagne des promeneurs revenus du Pizzo Cerro où vous trouvez un refuge. Tous ils passent par là, il semble, désormais, jeunes gars aux souliers de montagne, jeunes filles chaussées de même, agréables à l'oeil...regarde encore une fois, vieux loup, si elles ont la taille fine et de la poitrine!

Pizzo Cerro... Cette montagne, nous l'avions passée une fois revenant de San Pellegrino. Etonnement le versant opposé est moins rocheux, les champs montent infiniment plus haut, vont même pas loin du sommet. Il semblerait que ce soit là-bas, de l'autre côté, un climat différent, alors qu'il ne peut-être que le même, simplement que la configuration du terrain a autorisé des cultures à plus haute altitude, qu'il y a de la terre tandis qu'ailleurs ce n'est que roches et maigres pâturages.

Je me souviens, avant de redescendre de ce côté-ci, là-haut, près du sommet, nous avons trouvé comme une cuvette formée de champs. On y voyait une écurie en bordure. Petit monde à part, viable. Tu y élèverais des vaches, des moutons, tu y ferais les foins; tu y planterais des pommes de terre, du maïs,

des céréales, que sais-je encore. Tu y vivrais. Tu y aurais ta famille. Tu dominerais le monde des hommes. Tu serais chez toi en cet espace qui n'était pas abandonné pourtant. On y avait fait les foins. Et le fourrage avait été entassé sous un châssis de poutres et de tôles, à la mode de là-bas, où l'on n'est plus trop regardant sur l'architecture, où l'on vous y construit encore, un peu en dehors des villages, des trucs à coup de tôles, de plastiques et autres matériaux disparates. Rien qui ne les gêne à l'oeil.

Il aurait fait bon là-haut, oui, directement sous le ciel, à contempler souvent le paysage, à vivre tranquille, sans excitation aucune, au simple rythme des saisons qui passent.

* * *

Une fois de plus, mes fils et moi, nous avons décidé d'aller à Catremerio. Ce village, en sait-on les raisons profondes, nous attire, nous fascine même dans son ancienneté à laquelle pourtant, par des restaurations malhabiles on a porté atteinte. Les temps actuels font fi des techniques anciennes, mais surtout des modes de vie anciens que l'on oubliera à brève échéance. L'histoire partout se meurt

Est-ce la raison de cette affection particulière, de cette curiosité sans limite, voir et enregistrer avant qu'il ne soit trop tard ?

Nous prîmes le même chemin que les fois précédentes. De Cavaglia où nous montons en cinq minutes de Gaiazzo, notre base, là où est notre vieille maison, nous descendons les côtes abruptes du vallon arrière. Le chemin n'est plus qu'un ruisseau que chaque orage violent creuse un peu plus. On s'y tort les pieds, bientôt l'on n'y marchemplus.

Après le torrent, à sec ou presque depuis des lustres, nous nous dirigeons sur la maison en ruine des Camarades près de laquelle nous passons. Arrêt. La revoir encore une fois, et à chaque fois plus atteinte dans ses murs et dans son toit. Personne n'y reviendra plus, jamais.

Ils l'ont délaissée, les Camarades, il y a quarante ans. Ils en avaient assez de demeurer si isolés au fond de ce vallon, même qu'il était plein de soleil, assez de savoir que les premières maisons, en contre-bas, étaient à plus de deux kilomètres, et que celles du haut, l'étaient à un kilomètre, mais quelle grimée pour les atteindre. Par le chaud surtout, et quand il n'y avait encore aucun buisson pour te donner de l'ombre, tu souffles et tu souffres, tu piles en plus sur la queue des serpents! Ceux-ci te montent le long des jambes pour te piquer là où tu sais! Assez de ne jamais voir l'église que l'on a construite là-haut sur le plateau, d'avoir l'impression d'être enterré vivant. On en a marre de son isolement. On veut autre chose. On veut vivre parmi les hommes.

Alors ils sont partis un jour, tous et toutes. Ils ont délaissé la maison familiale pour aller à Gaiazzo. Nous sommes ainsi aujourd'hui devenus les voisins de cette dernière génération qui a trouvé là terre nouvelle et compagnie restreinte. Quinze habitants à peine, guère plus qu'ils ne devait y avoir là-bas au fond de leur trou quand la famille était à son apogée.

On photographie à nouveau ces maisons qui meurent. Et même si elles laissent un sentiment poignant de tristesse, il y a là comme un enchantement. Il nous semble voir flotter comme une ancienne vie. Ces pierres nous

parlent, nous content les difficultés de multiples générations. Travail et peine, isolement, naissances et morts. Alors là-haut les cloches sonnaient le deuil, lugubrement, la cloche plutôt, on n'en utilisait qu'une pour ces circonstances, coup après coup. Et l'on savait. Le vieux était mort dans la maison des Camarades, là-bas, au fond du vallon. Mais n'y avait-il pas eu aussi une naissance dans l'année ? L'un compense l'autre. La mort et la vie. L'un s'enfile dans le grand tuyau, un autre ressort à l'autre bout pour tomber, inutile désormais, dans le ruisseau, ou la rivière. Passent les gens ainsi sur la contrée. Et celle-ci, ils ne savent même pas s'ils l'aiment. Ils vivent ici parce qu'ils y sont nés. Ils ne se posent guère de questions pour savoir si l'endroit est beau, s'il tient la comparaison avec d'autres. On est de son coin, si pauvre soit-il, si retiré est-il.

Et nous, on passe, le chemin se perd dans les vieilles herbes du champ. On ne le retrouve que sous les grands arbres où il renaît d'une trace aisée. On va aisé nous aussi, même moi avec ma patte folle qui me met en arrière et m'oblige à freiner le rythme. S'ils allaient plus vite, ils me perdraient de vue, ils délaisseraient le vieux, ils l'abandonneraient. Ah! où est-il, le temps où ils étaient tout jeunes et se plaignaient en pleurant du trop de pierres encombrant les chemins ? Les temps passent, les photos en témoignent que je n'aime pas regarder, trop cruelles, à révéler, même si c'est d'une manière imperceptible parfois, l'inévitable vieillissement, cette ossature du visage qui ressort plus, son aspect souvent grisâtre qui te ferait trop croire, si la vie ne restait pas

Vivace en toi, être arrivé au bout de la route.

Le chemin court à mi-pente, en contre-bas ce sont les ravins, un faux-pas et tu y roules pour t'y casser la moitié de tes membres. Fais gaffe, lève les pieds quand il y a des pierres malgré ta jambe folle, oublie-là, nom de sort, va, suis les autres. Et l'on arrive ainsi à un petit hameau où deux chevaux nous accueillent, puis des endimanchés. Ce n'est pas là que l'on s'arrêtera, hameau de même que beaucoup d'autres à moitié déserté, où sur les murs des maisons, quand il fait chaud, courent des dizaines de lézards. Le vieux bassin plus bas est caché sous les arbres, à l'ombre, l'eau ne l'alimente même plus. On n'y fait plus la lessive depuis longtemps. Lavandières où êtes-vous ? Tout se meurt donc de ce vieux pays où les maisons que l'on restaure sont défigurées: giclées de ciment, portes en fer, matériaux divers.

Et ainsi nous poursuivons notre chemin. Nous descendons, nous montons, voici la plus petite église d'Italie, l'école de Cerro, abandonnée, ne regarde pas par les hautes fenêtres, ce sont les grandes vacances, et d'ailleurs même en temps ordinaire il n'y aurait personne, ni table ni banc ni tableaux noirs. On a tout vidé. Ça date de quand ils ont construit les routes pour relier les hameaux au fond de la vallée. On a tracé de grandes balafres blanches dans les côtes, au travers des forêts, repoussant la caillasse tirée du sol en contre-bas, sans mur de soutien les cailloux ont roulé longtemps parfois avant de s'arrêter contre un arbre. On s'est dit:

- On peut y aller, c'est un terrain de si peu de valeur.

Et en bordure des chemins la végétation a repoussé, en taillis, en brousse, en épines, et même en lianes.

On monte, on est tour à tour sous le soleil et dans l'ombre des arbres du bord de ce petit chemin. On traverse maintenant le dernier petit hameau. On l'appelle Fini. On passe devant la maison du Mitcho. Mais inutile de crier si tu le connaissais et que tu voudrais le voir. Le Mitcho est mort. Ils ont même dû lui couper une jambe, par là-bas, très loin, dans la plaine, en ville. Il n'est jamais remonté à sa pauvre maison maintenant vide, qui apparaissait trop grande pour un homme seul. On voyait par la porte un grand chenit dans la cuisine. On n'osait imaginer ce qu'il pouvait y avoir dans les autres pièces.

L'homme ne se rasait plus tous les jours. On le trouvait souvent sur le pas de porte où il attendait, quoi, on ne sait pas, le passage de quelqu'un pour parler, ne pas avoir l'impression de s'emmurer vivant. On s'était arrêté près du robinet de la place. Il nous avait dit quelque chose. On lui avait répondu. Une conversation s'était engagée, en bergamasque, bien entendu.

On lui avait dit qu'on était de Gaiazzo. Il avait demandé de quelle famille on était.

- Des Signoure!

- Ah! des Signoure, mais je les connais, moi, j'ai même eu travaillé avec eux en Suisse.

Quels vieux de ce pays n'ont-ils pas travaillé en Suisse, ou en France, bûcherons ou charbonniers ?

On avait causé cinq minutes et puis l'on était redescendu, laissant l'homme à sa solitude et à sa maison, pas certain de le revoir un jour.

On l'avait pourtant retrouvé deux ou trois fois au cours de mêmes promenades. Il ne nous reconnaissait pas. Mais il ne changeait pas, même barbe, même habits, même réflexions.

Plus haut le chemin file à l'est, à flanc de coteau, juste une légère pente. Un sentier agréable, en pierre, où vraiment tu sens le pays, où tu te trouves tout soudain heureux d'être là, à marcher en direction de Catremerio que tu ne tarderas pas à apercevoir après le col.

Et derrière le col, il y a la chapelle devant laquelle nous nous arrêtons. Modeste reposer, avec une vierge peinte au fond de sa niche, la madone et son fils, gros bébé à visage d'adulte, presque ridicule de se trouver si gros, si lourd, dans les bras de sa mère. Un dessin sans génie. Qu'importe. Gens d'ici, à passer et à repasser, en se signant, et parfois ils déposent des fleurs dans une boîte de conserve au fond de laquelle tu vois une eau rouillée.

On redescend maintenant sur Catremerio, toujours à flanc de coteau. Là tu trouves soudain un bout de chemin empierré, ce qui reste de l'antique voie muletière, témoignage de l'ancien temps miraculeusement préservé sur ce tronçon, alors qu'autrefois ils avaient la charge de l'entier du réseau. Le pays vivait. Il s'est assoupi. Tu en aurais croisés combien, de ces Pesenti, il y a trente ou quarante ans ? Alors que tu ne rencontres personne. Et que pourtant c'est un dimanche.

Tu vois soudain là-bas le village agrippé à sa pente, avec ses grandes façades de maisons défigurées où tu sais pouvoir y lire, si tu t'en es approché, des dates plus anciennes que le monde. Le coin a été colonisé de haute époque. Ne prends pas ce que tu vois pour réimaginer la vie d'antan. Ça grouillait, ils étaient plus de trois cents, il y avait du monde sur les chemins et dans les maisons, aux champs, partout. Catremerio di là, Catremerio di quà. Ça vivait, ça naissait, ça

mourrait. Y avait un curé, une école, des magasins peut-être. Des vaches dans les écuries. On fenait. On cultivait. On allait à la messe. On entendait les cloches. On enterrait au petit cimetière du village. On parlait politique, encore que le chef-lieu, c'était Brembilla, dans le fond de la vallée où l'on se rendait que pour les grandes occasions. On lavait son linge au bassin que l'on a aperçu tantôt. On allait à l'auberge. On y jouait aux cartes. On y buvait du vin. On trayait dans les écuries. On fromageait peut-être aussi, du strachi, que l'on faisait, des tommes. On élevait des porcs et des poules et des lapins. On entendait les coqs et les poules. Les renards rôdaient. On entendait crier les enfants sur la cour du collège. On voyait les vieilles Bergamasques remonter les champs avec la hotte sur le dos, surmontée d'un gros chiron de foin, mes amis, plus gros qu'elles, bien plus gros, elles disparaissaient dessous. Elles ployaient mais ne se rendaient pas. Simplement qu'elles remontaient lentement, régulièrement. Elles comptaient leur pas, les pierres, les marches d'un escalier. Et chaque marche, des fois, donne un petit bruit dans les genoux. Et l'on fait des va-et-vient incessants. C'est que vous comprenez, le village est en haut, et les champs sont en bas. Avec ce village en haut, pourquoi l'ont-ils perché si haut, que de peine, est-ce possible? Mais c'est la vie. Chacun vit ainsi. Chacune plutôt. Les hommes, eux, le plus souvent, ils font les saisonniers, ils ne sont pas là, partis à la belle saison pour la Suisse ou la France. Ils partent au premier printemps et ne reviennent qu'à la fin de l'automne. Les femmes font donc le boulot. Avec cet exode annuel, c'est devenu un pays de femmes. Et quand les hommes reviennent

l'hiver, travaillent-ils ou se contentent-ils de faire des enfants ? L'abstinence de huit mois les a rendus enragés. Ils remettent ça toutes les nuits, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus, que le sexe, ça les dégôte. Car ils savent que cela ne durera pas. Qu'il faudra repartir à nouveau, oublier le village, la maison. Quelle vie ! Mais c'est ainsi seulement que l'on s'en sort. A rester au pays avec les quelques vaches que l'on a, on crève de faim. Ceux qui ne se sont pas décidés pour l'exil sont les plus pauvres. Pas les plus malheureux peut-être, mais les plus pauvres. Pas le sou. Eux, ils ne sont certes pas riches, mais jouissent disons d'une certaine aisance. L'argent suisse vaut quelque chose, qu'ils envoient à la maison ou qu'ils ramènent d'une fois à l'automne, lors du grand retour.

Nous arrivons donc au village. Voici le bassin à lessive, le cimetière, nous y reviendrons, voici bientôt les premières maisons du village, et le village, et l'église. Je me suis arrêté devant cette bâtisse pas comme les autres. Où tu trouves des balcons, extérieurs certes, mais pris entre les murs, protégés. C'est exactement celle-ci que j'achèterais si nous ne possédions l'autre et si elle était à vendre. De là, de son dernier balcon, tout en haut, le paysage en entier doit se découvrir dans sa magnificence, avec pourtant maintenant des forêts à la place des champs, la végétation progresse, emplit le vallon, monte peu à peu à l'assaut de ce qui était cultivé, jusqu'au dernier mètre.

Mieux vaut rêver que posséder. Alors c'est là que l'on place Buonaventura Pesenti, né en 1890, ~~de~~ Pietro Pesenti et d'Emma Busy, décédé en 1970 à l'âge de huitante ans. Sa maison possède encore quelques antiquités dans

le bas qui est une remise et dans les combles, témoignages d'un mode de vivre dès lors abandonné. Et cette maison, depuis plus d'un quart de siècle, personne ne l'habite plus.

Mais nous descendons bientôt à Catremerio di là, pour voir une nouvelle fois cette petite rue pavée et ces balcons de bois, et ces escaliers qui courent d'une maison à l'autre, parce que la rue est si étroite, qu'il est possible de la traverser de cette manière. Un passage voûté. Un ensemble extraordinaire, mais tout cela à refaire, et par des mains qui sachent.

On s'imprègne de Catremerio di là puis nous remontons à Catremerio di quò, pour nous arrêter sur la place de l'église, pour nous asseoir sur le mur - ne tombe pas, il y a là, derrière toi, un vide de près de dix mètres, tu te fendrais le crâne sur les pierres du bas, ne va quand même pas mourir ici - et pour nous remémorer tout ce que nous avons vu, pour apprendre qu'Odette Pesenti, l'un des auteurs du livre sur Catremerio est décédée, et que maintenant elle repose là-bas, dans le petit cimetière. Passe alors sa mère et une autre de ses filles, diminuée, avec pourtant comme un éternel sourire aux lèvres. Et ces deux-là, tu vas partout dans le village, tu les vois marcher, monter, descendre, aller, revenir, toucher à des buts que nous ne devinons pas. Ainsi sont les vies, toujours mystérieuses, avec leurs peines et leurs joies, avec leurs blessures secrètes.

Il sera temps pour nous d'aller là manger, cette pizza, et puis bientôt de quitter le village que nous retrouverons, inchangé, comme figé dans une sorte de décrépitude, à cause que trop de monde est parti, l'an prochain, à la même époque, soit en juillet.

Ne l'oublie jamais, ce village de là-bas!